



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

22 | 2011

Les voix narratives du récit médiéval

« Maistre Jenin le recouvreur pendus » ou comment chanter en allant vers le gibet

Mario B. Longtin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/12528>

DOI : 10.4000/crm.12528

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2011

Pagination : 172-180

ISSN : 2115-6360

Référence électronique

Mario B. Longtin, « « Maistre Jenin le recouvreur pendus » ou comment chanter en allant vers le gibet », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 22 | 2011, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/12528> ; DOI : 10.4000/crm.12528



« Maistre Jenin le recouvreur pendus » ou comment chanter en allant vers le gibet

Abstract : This paper explores the way in which justice, crime and execution are described in Philippe de Vigneulles' Chronique de Metz. Focusing on a fait divers about Master Jenin, a roofer, who was condemned and hung for stealing chalices, I argue that this specific story does more than list the events from 1437 that led to his death. It provides rather a strong narrative crafted specifically to hold our attention, a « marvellous » story that takes its lead from a vibrant literary and musical tradition. This paper also discusses the way in which Jenin's song provides a key to understanding the entire story.

Résumé : La présentation des crimes, des faits de justice et des exécutions dans la Chronique de Metz de Philippe de Vigneulles constitue le véritable sujet du présent article. Nous nous pencherons sur un fait divers racontant les péripéties de Maître Jenin, couvreur de son état, qui, accusé d'avoir volé des calices, fut condamné à la pendaison. Nous verrons comment l'extrait choisi fait plus que relater les faits survenus en 1437 et qui menèrent à la mort de Jenin ; il propose une véritable histoire susceptible de capter l'attention du lecteur, une histoire « merveilleuse » qui s'alimente à une tradition littéraire et musicale bien vivante. Nous aborderons également comment la chanson de Jenin représente une clef possible pour l'interprétation du texte.

La *Chronique de Metz*¹ de Philippe de Vigneulles est bien plus qu'une simple enfilade d'événements ou de faits divers que l'auteur aurait consignés au petit bonheur la chance au hasard de ses lectures. L'enchaînement surprenant de certains récits, loin d'être le fruit d'une coïncidence ou la preuve du manque de métier d'un scribe tâcheron et peu inspiré, est le résultat d'une sélection effectuée par l'auteur dans la matière foisonnante offerte tant dans les écrits des chroniqueurs qui l'ont précédé que dans les événements survenus depuis sa naissance. D'ailleurs, Philippe de Vigneulles s'exprime de manière éloquente sur sa façon d'envisager tant les crimes que l'exercice de la justice dans le cadre de son projet de chronique ; il précise même ce qui a guidé son choix au moment de la rédaction :

Or est il ainssy que en mon temps, en diverse année et en diverse saison, j'ay veu faire pour plusieurs raison diverse justice, et essécuter diverse parsonne, tant homme que femme, pour diverse cas : desquelles je n'en dis riens pour cause de briesté, jay ce que plusieurs en ayent escript. Mais à moy ne plaît de mestre tel chose en mon livre ; et me semble une chose de petite vallue de tel follie mettre en cronicques : car chose semblable et perreille avient tous les jours, de pouvre lairon ou aultre malfaiteur qui desroube, puis sont pandus. Et pour ce n'en fais compte d'en rien

¹ *La Chronique de Philippe de Vigneulles*, éd. Ch. Aruneau, 4 t., Metz, Société d'histoire et d'archéologie de Lorraine, 1927. À l'avenir, les références à cet ouvrage seront indiquées par le mot *Chronique*.

mettre, se n'est doncque pour aucuns grant cas lesquelles n'aviennent pas souvent, ou sinon doncque qu'il aye aucune chose à esmerveiller et non accoustumée de veoir ou ouyr. (*Chronique*, t. IV, p. 146)

Pour peu, Vigneulles pourrait paraître insensible au lecteur moderne. En effet, le peu de cas qu'il fait de ces pauvres hères, femmes et hommes, condamnés à être exécutés n'est pas sans étonner, et le caractère trivial, répétitif, voire insignifiant, que revêt le spectacle de la mort pour notre auteur a de quoi laisser le lecteur moderne songeur. Vigneulles préfère au « peu de valeur » et à la « folie » de consigner des morts toutes semblables et interchangeables, un choix reposant sur l'unicité de la mort, sur son caractère inhabituel ou inusité, ou encore à l'effet d'étonnement ou d'émerveillement qu'elle peut susciter chez son lecteur. C'est donc bien l'étrange, l'« inaccoutumé », et non l'ordinaire des exécutions à Metz qui intéresse Vigneulles. Il ne s'agit pas d'un registre exhaustif des faits de justice entraînant la peine capitale, mais bien d'un tri sélectif retenant des exécutions comme on en aurait rarement vus ou entendu raconter ; c'est leur nature extraordinaire qui les rend dignes de mémoire.

Dès lors, on comprend mieux la fréquence, à l'intérieur de la *Chronique*, de certains crimes qui, sur le plan statistique, demeureraient marginaux. C'est le cas du vol d'objets religieux qui apparaît être en surnombre dans la *Chronique*. Un récit mettant en scène un voleur de calices nous a paru singulier et digne d'intérêt, à tel point que nous avons résolu de lui consacrer la présente étude. Nous avons été frappé, lors de la lecture de l'ouvrage important de Barbara Morel intitulé *Une iconographie de la répression judiciaire*, par une miniature qui montrait le procès d'un présumé voleur de calice. L'historienne de l'art analysait la miniature comme suit :

Les scènes de procès induisent [...] pour certaines l'idée que l'homme incriminé a commis un vol, car à son cou, noué à l'aide d'une corde, pend un précieux calice. Tout porte à croire qu'il s'agit de l'objet dérobé qui, ainsi maintenu par une corde, porte en lui la menace de la pendaison [...].²

Cette manière des plus économiques sur le plan matériel de représenter le procès d'un tel crime nous a semblé fort opérante ; elle souligne le caractère transgressif du geste puni : le vol d'un objet dont la charge symbolique n'est ignorée de personne.

Dans le récit que nous avons retenu, le procès pour vol du prévenu est traité de manière somme toute fort expéditive, mais il montre bien combien la narration sait ménager, même au sein d'une œuvre qui sert un devoir de mémoire pour le peuple messin, des passerelles entre le vrai et le vraisemblable, l'historique, le symbolique et le fictionnel, de même qu'entre l'écrit et l'oral, le parler et le chanter ; c'est du moins ce que nous espérons arriver à démontrer.

² B. Morel, *Une iconographie de la répression judiciaire. Le châtiment dans l'enluminure en France du XIII^e au XV^e siècle*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2007, « Archéologie et histoire de l'art, 27 », p. 39-40. Le texte cité se trouve p. 39 tandis que l'image à laquelle il fait référence apparaît p. 40. Voir également la miniature p. 22 montrant un pendu portant à son cou le calice qu'il a volé.

Le récit du voleur de calices se trouve à l'année 1437 de la *Chronique* de Philippe de Vigneulles. Or les événements relatés par l'auteur s'étant déroulés avant sa naissance, il doit faire appel au témoignage d'un de ses devanciers. Heureusement pour nous, la source est ici aisément identifiable, car Vigneulles copie « servilement », pourrait-on dire, la *Chronique du Doyen de Saint-Thiébaud*³, source privilégiée de notre auteur pour la période allant de 1251 à 1445⁴. Nous reproduisons côte-à-côte les deux versions de l'histoire afin de faciliter la discussion qui suivra. Notre décision de transcrire les deux versions se justifie d'autant que l'édition Bruneau de la *Chronique* de Vigneulles est fort rare. Quant à l'édition de la *Chronique du Doyen de Saint-Thiébaud* offerte par Dom Calmet, elle est déjà très ancienne, et d'un maniement malaisé :

Le Doyen de Saint-Thiébaud	Philippe de Vigneulles
Item en lad. année le jour de fut pendus un homme appelé Maistre Jenin le Raicowatour, & estoit riche & boin ouvrier ; mais la richesse n'estoit pas toute bien acquise, car tout son temps n'estoit mie employé à bien faire, nonobstant qu'il fut vieils ; car il congneut à la Justice de Metz qu'il avoit desrobbés en son temps xxii. calices, sans les austres choses : mais moult envy & par grant contrainte il fut accusé pour le faict de deux calices, qui furent prins à saint Simplic, pour le temps que on faisoit le jeu de la Passion : car il s'enclloit ou Moustier de saint Simplic nutamment & les prins sans avoir nulle corruption en les armoires où ils estoient, dont on fut moult ébahis : car ils furent mescrus à plus d'un, & des sires de Prebstrs, doncq sire Simon de Bessoncourt Prebstre en fut moiné en cheu le Doyen ; mais il en fut trouvés tout nect, etc. Et puis fut mescreus à ung autre Prebstre qui estoit appelé sire Hartwich, qui estoit bon amy au Maistre de la Monnoye, & par cellay fut accusey le faict, que ledit Maistre Jenin portoit dou billon d'argent à la Monnoye, qui tenoit aucunement de l'or, dont ledit Maistre de la Monnoye le retint, le fit savoir à la Justice, dont il fut prins, & moinné pendre, &	<i>Maistre Jenin le recouvreur pendus.</i> — Item, en la dicte année, fut pandus à la justice de Mets ung appellés maistre Jennin le racouvateur. Lequelle estoit riche et bon ouvrier ; mais sa richesse n'estoit pas du tout bien acquise, et n'avoit mye la plus part de son tampts ampoiés à bien faire ; ne encor n'estoit de mal faire repantant, combien qu'il fut viez et de grant eaige. Car il congneust à la justice qu'il avoit desrobés en son tampts XXII callices, sans les aultres choses, qui montoient à grant somme. Et fut accusés pour deux calices que furent prins en la paroiche de Saint Supplisse, pour le tampts que on faisoit le jeu de la Passion cy devient dictes. Car il ce encloyt en ycelle église nuytanment ; et les print sans avoir nulle fraction és armaire esuelles il les print ; dont on fut moult esbaïs, car il furent mescrus à plusieurs seigneurs d'Église, qui n'en pouvoie may. Entre lesquelles en fut seigneur Simon de Basoncourt, prebstre, menés en la maison de la ville ; et illec fut détenus en estroite prison. Mais il en fut trouvés innocent, et fut délivrés. Et puis fut mescrus à ung aultre prebstre, appellés seigneur Hartelbich, qui estoit bon amis a maistre de la monnoie ; mais il n'y avoit coulpe. Et fut le

³ *Chronique, ou Annales du Doyen de Saint Thiébaud de Metz*, éd. Dom Calmet, dans la section intitulé : « Preuves servant à l'histoire de Lorraine », de l'ouvrage : *Histoire de Lorraine*, nouvelle éd., Nancy, 1745, t. V.

⁴ M. Doner, « Philippe de Vigneulles : un chroniqueur messin des XV^e et XVI^e siècles », *Mémoires de l'Académie de Metz*, (1913-4), p. 45-110. On consultera surtout les p. 47-8.

<p>fut moinné sur un tumerel, & en alloit tout chantant une chanson à haulte alleine, <i>Hé Robinet, tu m'as la mort donnée</i>, ainsy comme un homme desesperé. (<i>Doyen de Saint Thiébaut</i>, p. lxxvii-lxxviii)</p>	<p>fait accusés pour ce que ledit maistre Jennin pourait du billon à la monnoie que tenoit aulcunement or. Dequoy ledit monnoies le rethint, et le fist sçavoir à justice. Et alors il fut prins ; et, son cas congus, fut menés pandre sur ung tumerelz. Et, en c'en allant à la justice, il chantoit une chanson à haulte allaine, qui ce acomance aincy : <i>Hé ! Robinet, tu m'ay la mort donnée, / Car tu t'en vas et je suis demourée.</i> Et chantoit celle chanson ledit maistre Jennin aincy comme s'il fut désespérés. (<i>Chronique</i>, t. II, p. 247)</p>
--	--

La confrontation de ces deux passages est intéressante en elle-même, et pourrait faire l'objet d'une étude fort instructive, car elle permet d'observer de près la pratique de la réécriture chez un auteur du début du XVI^e siècle. Nous laisserons toutefois à d'autres le soin de mener ce travail. Vigneulles reproduit quasi littéralement le récit du Doyen. Mais rien n'est jamais aussi simple qu'il y paraît chez un auteur et homme de théâtre tel que Vigneulles. En effet, ce dernier sait ménager des surprises là où le lecteur moderne ne voit que vulgaire plagiat. D'ailleurs, l'auteur messin ne s'est jamais targué de faire œuvre nouvelle ; il ne tente en rien de cacher ce qu'il doit à ses devanciers, bien au contraire, il sait reconnaître sans ambages ses emprunts. Nous reviendrons plus avant dans notre discussion sur une différence de détail entre les deux versions qui a toute son importance : elle est l'une des « finesses » insérées par Vigneulles dans son récit.

Commençons par dégager les grandes lignes du fait divers, en procédant à une traduction libre du passage. En l'année 1437, on rapporte qu'un certain Maître Jenin, pratiquant le métier de couvreur, a été condamné à être pendu par la justice de Metz. Le chroniqueur lui reconnaît deux qualités : la richesse et celle d'être bon ouvrier. Il nuance la première de ces qualités en affirmant que sa fortune a été mal acquise, et qu'il n'a pas employé son temps à faire le bien. Son âge avancé ne l'a pas rendu plus sage, et il n'a montré aucun signe de repentir de son vivant. La justice apprend qu'il avait subtilisé, entre autres choses, vingt-deux calices, un butin représentant une somme d'argent considérable. Il fut accusé pour le vol de deux calices qu'il déroba à la paroisse de Saint-Sulpice alors que la population s'affairait à la préparation du Mystère de la Passion. Jenin s'introduisit dans l'église Saint-Sulpice de nuit et parvint à subtiliser, sans qu'il y eût trace d'effraction, lesdits calices de l'armoire où ils reposaient. On en vint tout naturellement à soupçonner les prêtres du lieu. Un prêtre nommé Simon de Basoncourt fut emprisonné puis relâché en rapport avec cette affaire. Un second prêtre, un dénommé Hartelbich, fut également interpellé par la justice, puis libéré. Ce dernier connaissait le Maître de la Monnaie, et c'est à cause de lui que Jenin eut à rendre des comptes à la justice. Le Maître de la Monnaie eut en effet la puce à l'oreille lorsque le couvreur lui proposa de monnayer un lingot d'argent qui contenait des traces d'or. Il s'empessa d'alerter les représentants de la justice et détint le couvreur en attendant leur arrivée. On s'empara de l'homme, ses méfaits furent connus, et il fut mené à bord d'une char-

rette infamante jusqu'au lieu où il devait être pendu. Durant le trajet qui l'emportait vers la mort, le condamné chantait à tue-tête une chanson populaire dont le refrain commence comme suit : *Hé Robinet, tu m'as la mort donnée*. Le chroniqueur précise en terminant que le couvreur chantait sa chanson tel un désespéré.

Deux éléments de ce récit nous semblent particulièrement remarquables à première vue : il s'agit du métier de Maître Jenin, et de la chanson interprétée par ce dernier alors qu'il se dirige vers le gibet. Le métier de « recouvreur », pratiqué par Jenin, n'est jamais justifié par le chroniqueur, qu'il s'agisse du Doyen ou de son successeur Philippe de Vigneulles. Or le nom même du métier semble vouloir apporter une plus value de sens au récit. En effet, le « couvreur » n'est-il pas celui qui dissimule, qui ment, qui tente de « couvrir » les traces de ses actions ? Le métier du personnage central de notre récit serait alors une « finesse » du chroniqueur qui y aurait inscrit la chute de son histoire. Le métier aurait une fonction programmatique en quelque sorte dans le contexte. À l'instar du ramoneur de cheminée qui est gratifié, dans la farce du même nom, d'un traitement où la grivoiserie est entendue⁵, le chroniqueur semble vouloir faire du couvreur de notre texte un personnage qui « couvre » et qui, partant, sera « dé-couvert ». Le terme « recouvreur » porte en lui, par paranomase, le mot « recouvrer », c'est-à-dire récupérer, retrouver l'usage de quelque chose. Le mot agit comme une pierre d'attente annonçant le dénouement du récit où la vérité sera révélée, où l'auteur des vols perpétrés dans les églises sera connu. L'hypothèse n'est en rien certaine, mais la mention d'un métier à l'intérieur d'un récit nous apparaît devoir revêtir une signification qui va au-delà de la simple précision factuelle⁶.

Quant à la chanson proférée par Maître Jenin, elle mérite, nous semble-t-il, un commentaire soutenu. Le spectacle d'un condamné à mort s'époumonant à chanter une ritournelle alors qu'il ne lui reste que très peu de temps à vivre est à tout le moins inhabituel. On pourrait s'attendre à ce que le chroniqueur nous explique ce qui motive cet élan lyrique du couvreur, mais le texte demeure muet, et les questions légitimes du lecteur demeurent sans réponse. En effet, on ne peut que se demander pourquoi Jenin décide de chanter à un moment aussi tragique de son existence, et ce qui explique qu'il ait arrêté son choix sur « Hé Robinet, tu m'as la mort donnée », une chanson tout droit sortie du *Jeu de Robin et Marion*⁷, une chanson qui donne à entendre les doléances d'une femme à son ami ? On pourrait également s'interroger sur les raisons qui le poussent à chanter à tue-tête, comme un désespéré.

On pourra rétorquer que l'*incipit* de la chanson offre une motivation suffisante à sa présence dans le récit, car il y est fait mention de la mort, une mort résultant

⁵ *Le ramoneur de cheminée*, éd. A. Tissier, *Recueil de farces (1450-1550)*, t. IV, Genève, Droz, 1989, « Texte Littéraires Français, 367 », p. 111-66.

⁶ Nous avons montré ailleurs l'intérêt que peu avoir l'onomastique pour l'étude de l'œuvre vigneullesienne : « Jehan Mangin : un second maître François Willon de Perris. Philippe de Vigneulles ou comment écrire l'homme de spectacle », *European Medieval Drama* [à paraître, 2011].

⁷ Lors d'une communication inédite, le musicologue A. Gilbert a bien montré que la chanson insérée dans la nouvelle soixante-quinze des *Cent Nouvelles Nouvelles*, et qui est apparentée à la nôtre, remonte fort probablement au *Jeu de Robin et Marion*. La thématique qu'elle déploie, bien que courtoise, recèle des trésors de grivoiserie.

de l'action d'une personne extérieure au condamné, identifiable avec le bras de la justice. Ici la mort métaphorique évoquée dans la chanson, et qui renvoie au contexte de l'amour courtois, se voit détournée par le pathos de la scène et devient un commentaire sur la mort réelle et imminente du couvreur. Le désespoir évoqué par les chroniqueurs sera alors interprété comme un signe de l'emprise de la folie sur un homme à l'article de la mort.

Mais voilà, la chanson proférée par Maître Jenin n'est pas inconnue par ailleurs, elle est citée par Jean Tintor dans son *Proportionale musices*⁸, et associée à l'une des œuvres musicales les plus commentées de la fin du Moyen Âge : « L'Homme armé ». La chanson n'a pas fini de faire couler beaucoup d'encre, car la version musicale conservée dans le manuscrit dit de Séville et décrite par D. Plamenac⁹ ne concorde ni avec la version de Tintor ni avec les paroles transcrites par Philippe de Vigneulles, mais toutes les versions abordées ici ont en commun le nom « Robinet ». On trouve également une chanson mentionnant ce dernier insérée dans la nouvelle 75 des *Cent Nouvelles nouvelles*¹⁰, elle appartient à une tradition quelque peu différente, mais la place qu'elle occupe dans la nouvelle et le rôle qu'elle y joue ne peut qu'appeler la comparaison avec le récit de Maître Jenin le couvreur.

Au-delà des différences, il demeure qu'un homme qui s'applique, contre raison et logique, à interpréter une chanson populaire alors qu'il s'apprête à se balancer au bout d'une corde n'est pas sans rappeler le fait divers qui nous intéresse. D'ailleurs, Pierre Champion, l'éditeur le plus fameux des *Cent Nouvelles nouvelles*, renvoyait en note ses lecteurs à notre texte qu'il connaissait par la *Chronique de Jacomin Husson*¹¹. Champion faisait remarquer également que la chanson « Tu demeures trop, Robinet » de la soixante-quinzième nouvelle apparaissait dans plusieurs manuscrits des XV^e et XVI^e siècles¹². En revanche, l'éditeur n'offre aucune hypothèse quant aux raisons qui pourraient expliquer l'emploi par les chroniqueurs messins d'une variante de la chanson dans laquelle on interpelle Robinet. Le fait de pousser la chansonnette au seuil de la mort ne serait pas que l'expression de la douleur et du désespoir mais renverrait à toute une tradition littéraire et musicale liée au nom Robinet, et qui permettrait des raccourcis diégétiques qu'il nous faut parvenir à résoudre, telles des abréviations dans un manuscrit ou dans un imprimé.

⁸ *Scriptorum de musica medii aevi nova series a Gerbertina altera*, éd. E. de Coussemaker, Paris, Durand, 1864-76, 4 t., reprint : Hildesheim, Olms, 1963, t. 4, p. 153-77.

⁹ D. Plamenac, « A Reconstitution of the French Chansonnier in the Bibliotheca Colombica, Seville », *The Musical Quarterly*, 1^{ère} partie 37 (1951) p. 501-42 ; 2^e partie 38 (1952), p. 85-117 ; 3^e partie 38 (1952), p. 245-277. On consultera également du même auteur : *Facsimile Reproduction of the manuscripts Sevilla 5-1-43 and Paris n.a. Fr. 4379*, éd. D. Plamenac, Brooklyn, Institute of Mediaeval Music, 1962.

¹⁰ Nous avons préféré l'édition de P. Champion (*Les Cent Nouvelles nouvelles*, Paris, Champion, 1928, Genève, Slatkine Reprints 1977, Documents Artistiques du XV^e siècle, t. 5), à l'édition F.P. Sweetser (*Les Cent Nouvelles nouvelles*, Genève, Droz, 1966, Textes littéraires français, 127) car elle contient des renseignements supplémentaires concernant notre propos.

¹¹ *Chronique de Metz de Jacomin Husson*, éd. H. Michelant, Metz, 1870, p. 67.

¹² P. Champion, *op. cit.*, p. xlvii et p. 279.

Pierre Champion résume ainsi l'intrigue de la soixante-quinzième nouvelle du recueil :

Monseigneur de Thalemas rapporte une tradition, un souvenir « au temps de la guerre des deux partis, les uns nommez Bourguignons, les autres Ermignacs ». Ceux de Troyes étant passés aux Armagnacs (après juillet 1429), un compagnon, à demi-fou, est resté Bourguignon et a fait le projet de surprendre la ville par une embûche. Mais il se fait prendre par le bailli et va être pendu à l'arbre de la justice quand il s'avise de jouer sur sa musette l'air « Tu demeures trop, Robinet » qui donne l'éveil à ses compagnons. Ceux-ci accourent et le délivrent¹³.

La miniature qui illustre la nouvelle dans le manuscrit conservé à l'Université de Glasgow aussi bien que celle qui orne l'exemplaire de l'imprimé Vérard montre notre musicien de la dernière heure monté sur une échelle et occupé à jouer de la cornemuse¹⁴. Pour ces deux artistes, l'image qui résume la nouvelle est celle d'un jongleur, d'un *stultus* facétieux et musicien. La chanson interprétée au gibet a pour but d'avertir ceux qui auraient déjà dû se manifester et tomber sur les représentants de la justice troyenne chargés d'escorter le condamné vers le lieu de son trépas. C'est ici l'urgence de la situation qui motive le choix de la chanson et appelle à une action immédiate de la part des partisans du condamné. Or dans la chanson, l'urgence de l'intervention de Robinet était motivée par la menace que constituait le prétendant de Marion susceptible d'attenter à la vertu de sa promise. L'homme à demi-fou de la soixante-quinzième nouvelle appelle quant à lui l'intervention armée qui mettrait fin à son supplice. Dans le contexte de la nouvelle, le Robinet de la chanson se voit interpellé par un homme et non par une femme ; il ne s'agit plus d'une impatience amoureuse, énoncée par une jeune Marion craignant d'être forcée, mais d'un signal envoyé par un homme en péril à ses compagnons d'armes, le subterfuge ultime d'un condamné qui chante une chanson tel un Roland sonnante de son oliphant. Étant donné que le condamné ne désire pas alerter ses juges d'une attaque imminente de ses partisans, la chanson proférée par lui constitue un moyen crypté d'entrer en contact avec les siens ; sa vie dépend de l'interprétation correcte du message transmis dans la chanson. Tant le condamné que Marion appellent de leurs vœux une intervention qui les tirerait d'une situation périlleuse.

Si l'on revient maintenant à l'année 1437 de la *Chronique*, le lecteur attentif aura relevé une légère différence entre la version de la chanson notée par le Doyen de Saint-Thiébaud et celle transcrite par Philippe de Vigneulles. Bien que mineure, cette modification pratiquée par Vigneulles sur sa source est fort significative. En effet, notre auteur ne fait pas que citer le premier vers de la chanson interprétée par le condamné, il complète la rime restée en suspens : *Car tu t'en vas et je suis demourée*. Cette rime est inconnue des chansonniers qui ont recueilli une version de la chanson ayant pour incipit *Hé Robinet, tu m'as la mort donnée*. La version la plus souvent citée ajoute à l'incipit un petit vers qui semble attendre son complément : *Quand tu t'en vas...* Or Vigneulles propose un vers décasyllabique à la suite de

¹³ *Ibid.*, p. xlvi.

¹⁴ *Ibid.*, p. 313 et ss. Champion reproduit les miniatures du manuscrit et de l'imprimé à la fin de l'édition.

l'habituel *Hé Robinet tu m'as la mort donnée*, il complète donc le petit vers par le mot « demeurée » qui apparaît comme un écho de la chanson proférée par le demi-fou de la nouvelle 75. Tout se passe comme si Vigneulles avait construit le deuxième vers de la chanson à l'aide de matériau provenant non seulement d'une autre chanson, mais d'une autre histoire, afin de donner au lecteur les réponses qui lui faisaient défaut. Il semble lui offrir ainsi la clef interprétative de l'histoire du couvreur.

La mise en parallèle de ces deux textes permet de suggérer une interprétation légèrement différente de l'épisode de la chanson dans la *Chronique de Metz*. Le second vers proposé par Vigneulles invite à concevoir la chanson du condamné non pas comme une manifestation de son désespoir, comme la preuve qu'il a abdiqué toute raison, obnubilé qu'il est par la douleur qui l'accable, mais bien plutôt comme un appel à l'aide, la supplique fervente d'un condamné qui espère une intervention de dernière minute de la part de partisans embusqués, et qui tardent à se manifester. Le chant serait un passage à l'acte courageux de la part du condamné, une action qui s'inscrirait dans l'urgence. Cela expliquerait l'énergie qu'il met à se faire entendre en chantant à pleins poumons. On se demande dès lors à se demander où peut bien être ce Robinet qui a laissé Jenin sans secours, et on va même jusqu'à imaginer une association possible dans le crime que le texte tairait.

Le dernier élément que nous voudrions porter au dossier concerne un autre fait divers conservé dans la *Chronique* de Philippe de Vigneulles. Nous avons choisi ici de résumer l'intrigue du passage plutôt que de citer le texte au long étant donné que c'est précisément l'histoire elle-même qui nous intéresse dans cet extrait. Le récit apparaît à l'année 1472 de la *Chronique* et met en scène un certain Robinet et son compagnon Jacquelot, tous deux originaires du Hainault¹⁵. Alors qu'ils se trouvaient ensemble, de nuit, au bordel, ils furent rejoints par le fils illégitime, également du Hainault, d'un chevalier. Les trois hommes eurent des mots et en vinrent aux mains ; le fils du chevalier fut tué dans la dispute. Les deux compagnons se réfugièrent à l'église où ils demeurèrent plus de sept semaines. Lassé d'attendre, Jacquelot tenta une sortie ; il fut tout de suite arrêté par la justice. Jacquelot soupçonna Robinet de l'avoir dénoncé aux autorités. De passage dans la ville de Metz, le comte de Roussy demanda à ce qu'on lui remette ledit Robinet qui séjournait encore dans l'église. La justice obtempéra. Une fois à l'intérieur du lieu saint, le comte demanda à Robinet de saisir le bas de sa robe afin qu'il puisse sortir sans être importuné. Robinet obéit et sortit sans encombre. Le même jour, son compagnon Jacquelot fut pendu et étranglé.

C'est guidé par la présence singulière du nom Robinet et d'une pendaison à l'intérieur d'un même récit que nous nous sommes penché sur ce dernier fait divers. À première vue, il a bien peu en commun avec le récit de Maître Jenin le couvreur, et encore moins peut-être avec la nouvelle soixante-quinze. Or lorsque l'on envisage cet extrait à la suite des deux autres récits analysés précédemment, il acquiert une profondeur toute nouvelle. Bien sûr, il n'y a pas de chanson à proprement parler à l'intérieur de ce fait divers. Mais est-ce vraiment le cas ? Ne pourrait-on pas dire que la chanson se trouve déjà inscrite dans le nom même du protagoniste : Robinet ? Qu'il convoque l'univers des différentes versions de la chanson du personnage

¹⁵ *Chronique*, t. 2, p. 411-2.

jusqu'à rendre l'interprétation de ladite chanson inutile ? Tout concorde ici, Robinet est celui qui partira et qui laisse Jacquilot « a demeure ». On remarque cependant une différence de taille : le point de vue de la narration n'est pas le même que pour les deux autres faits divers abordés dans le cadre de cette étude. En effet, le narrateur accompagne Robinet, l'homme qui n'a jamais été importuné par la justice, celui qui s'en tire pour une chanson ! La chanson, ce faisant, est partout, et nulle part à la fois, tel un thème musical d'un film constamment réitéré, et qui prend tout son sens dans le silence de la scène finale. Cette scène n'est autre que la sortie de Robinet hors de la ville de Metz et qui condamne Jacquilot au silence, à la mort.

Sans doute un titre plus approprié pour cette contribution au traitement du crime et de la justice dans l'œuvre de Philippe de Vigneulles aurait pu être : Robinet et la mort : de l'importance que revêt l'onomastique à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance. Une chanson anodine ne l'est jamais tout à fait chez l'auteur qui ne retient de l'exercice de la justice que ce qui est inhabituel. Il faut donc que les faits divers décrits par le chroniqueur répondent à son objectif, et ménagent, à même l'écriture, des effets programmatiques et de récurrences propres à signaler le récit comme « merveilleux ». Le métier de Maître Jenin, de même que le nom Robinet, participent de cette volonté des chroniqueurs d'inscrire leur matière dans un univers livresque, de la faire interagir avec les productions de la période en créant des types à même d'offrir une densité de lecture à leurs œuvres. Un condamné qui s'égosille à chanter une ritournelle dans le contexte que nous avons analysé ne peut pas ne pas avoir de signification pour celui qui rapporte le récit. Une scène d'une pareille force ou d'une telle étrangeté ne peut pas être simplement fortuite, l'expression du réel factuel, elle porte en elle un message, une interprétation motivée par le texte, le contexte ou l'intertexte. Bref, une chronique est faite des choix que le chroniqueur effectue à même les œuvres des autres, au sein d'histoires racontées par d'autres. Il n'est donc pas étonnant qu'un auteur comme Vigneulles soit aussi sensible aux phénomènes de récurrences et d'échos ; ils parcourent toute son œuvre.

Le jeu interprétatif est également des plus intéressants dans les récits que nous avons analysés. La chanson issue d'un milieu précis, conçue pour véhiculer un propos particulier, se voit détournée, et investie d'un sens nouveau. L'histoire racontée par la chanson n'est donc plus l'histoire que l'on pensait. Il y a fort à parier d'ailleurs que les contemporains de Vigneulles qui connaissaient la chanson en question, l'entendaient dans leur tête alors qu'ils lisaient ou écoutaient le récit de Maître Jenin le couvreur. Le propos de la chanson complète avait sûrement une incidence sur la réception de l'histoire racontée dans le fait divers, et les interférences entre texte cadre et texte inséré contribuaient probablement au sel de l'entreprise de décryptage. Étant donné l'importance de la chanson finale dans le récit de Maître Jenin le couvreur, il est difficile d'imaginer un artiste représentant la scène de sa pendaison mettant en scène le corps du condamné pendu au gibet, avec, pendant à son cou, un calice, deux calices, vingt calices ! Le chant n'étant pas un attribut au même titre que la cornemuse pour le musicien, on peut émettre l'hypothèse que le miniaturiste se serait désintéressé de la scène ou à tout le moins l'aurait traitée de manière habituelle : un gibet, un pendu, des hommes de justice. C'est véritablement à l'écrit que cette histoire prend tout son sens, qu'elle se construit et qu'elle se déploie dans toute sa profondeur, c'est dans le contexte de la

production musicale et littéraire, qu'elle donne toute sa « finesse » bien plus que dans la recherche d'une historicité vérifiable mais qui au bout du compte manque de relief.

Mario B. Longtin
Université Western Ontario